

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005

Vérités de la fiction

Carole Dornier & Renaud Dulong, eds. *Esthétique du témoignage*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 388 pages

Nathalie Heinich



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2039>

DOI : 10.4000/lhomme.2039

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 480-481

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Nathalie Heinich, « Carole Dornier & Renaud Dulong, eds. *Esthétique du témoignage* », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2039> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2039>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Carole Dornier & Renaud Dulong, eds. *Esthétique du témoignage*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 388 pages

Nathalie Heinich

RÉFÉRENCE

Carole Dornier & Renaud Dulong, eds, *Esthétique du témoignage*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 388 p., bibl., ill.

- 1 « SI LES GRECS ONT INVENTÉ la tragédie, les Romains la correspondance et la Renaissance le sonnet, notre génération a inventé un nouveau genre littéraire, le témoignage », déclarait Elie Wiesel. Au-delà d'une génération, c'est tout le xx^e siècle qui aura vu émerger la problématique du témoignage comme sujet de réflexion à part entière, avec son lot de catastrophes, évoquées dans le colloque dont cet ouvrage publie les actes : génocides (au premier rang desquels, bien sûr, la Shoah, mais aussi le Rwanda), guerres (la Première Guerre mondiale, la guerre du Guatemala), catastrophes nucléaires (Tchernobyl), sida, prison ou expérience de la drogue... De ce fait, les deux communications consacrées à la bataille de Waterloo et aux convulsionnaires de Saint-Médard paraissent un peu décalées dans le corpus, alors que manque toute référence aux camps soviétiques – même si le propos n'était évidemment pas d'inventorier toutes les horreurs dont on a pu témoigner durant ce siècle.
- 2 Outre la diversité des expériences relatées, la variété des supports est, elle aussi, frappante : travaux historiques (dont ceux de Jean Norton Cru sur la guerre de 1914-1918), témoignages enregistrés, récits autobiographiques, romans, poèmes, théâtre, photographies, films documentaires ou de fiction (avec *Voyages*, dont le scénario est publié à la fin du volume, suivi d'un intéressant entretien avec son auteur Emmanuel Finkiel) – et même faux témoignages de déportés (celui de Binjamin Wilkomirski, publié en français en 1997). On voit ainsi que la problématique du témoignage, non contente de brouiller les frontières entre genres littéraires (David

Rousset sous-titrait son livre « roman », Robert Antelme « récit », tandis que Primo Levi s'abstenait de toute qualification générique), prend également en écharpe les différents modes d'expression, qui sont loin de se limiter au texte écrit. La cohérence de l'objet « témoignage » ne s'en impose que mieux, par-delà l'hétérogénéité des expériences et des formes de communication, faisant émerger de nouvelles problématiques, à la frontière des études littéraires, de l'histoire, de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie.

- 3 Parmi ces problématiques figure la question de la fiction : question essentielle compte tenu du risque du négationnisme, qui se profile à l'arrière-plan de tout écart entre la « littéralité » d'un récit faisant référence au judéocide nazi et la « littéarité » de son expression – cet écart étant susceptible d'être interprété comme une mise en cause du témoignage et, à travers lui, de la réalité de l'expérience relatée. Voilà qui fait de la problématique témoignage/fiction une question hautement politique, où les réflexions les plus sophistiquées de la narratologie sont immédiatement ré-utilisables comme des arguments polémiques dans une arène non seulement historique, politique et morale, mais aussi (en France du moins, depuis l'adoption de la loi Gayssot) juridique. C'est dire à quel point, sur ces questions-là, chaque mot compte, chaque définition engage des positions.
- 4 Aussi est-il assez désolant de constater le degré de confusion entretenu aujourd'hui parmi des spécialistes des sciences de l'homme et, en particulier, de littérature : confusion dont témoigne malheureusement ce recueil, malgré l'intérêt d'une telle entreprise et la qualité de certains textes. La notion de fiction en est la première et principale victime, puisqu'elle est allègrement confondue, selon, avec le récit, la littérature, la littéarité, l'art, l'écriture, l'esthétique, la représentation, le souvenir, la construction, le fantasme, les valeurs, l'illusion, le mensonge... On reconnaît là les ravages de la vulgate post-moderne à la Hayden White, qui ne semble pas totalement passée de mode puisque certains croient encore de bon ton de nier toute distinction entre récits référentiels et récits imaginaires, entre réel et textuel.
- 5 Mais peut-être faut-il faire aussi, plus simplement, l'hypothèse du moindre effort et du manque d'informations : ce qui frappe en effet d'un texte à l'autre, c'est l'hétérogénéité des références utilisées, et l'absence, dans nombre de bibliographies, d'auteurs aussi fondamentaux pour cette question que Gérard Genette (avec l'outil de base que constitue sa distinction entre diction et fiction), Jean-Marie Schaeffer (parfois cité pour attester une interprétation exactement opposée à son propos, par exemple l'assimilation de la fiction au mensonge), Michael Pollak (le premier à avoir fait du témoignage de déportation l'objet d'une étude spécifique et non pas seulement une source d'informations) ; quant aux boîtes à outils essentielles qu'ont fournies Norbert Elias (avec l'opposition engagement/détachement) et Erving Goffmann (avec le concept de cadres de l'expérience), elles semblent à peu près ignorées. Certes, on voit là l'effet des cloisonnements disciplinaires, qui entravent l'interconnaissance des travaux entre études littéraires et sociologie. Mais pourquoi alors le mot « autofiction » ne se rencontre-t-il que dans une seule de ces vingt-deux contributions, alors que cette question engage fondamentalement, comme celle du témoignage, la problématique de la frontière entre autobiographie et fiction ? Le prestige associé aux noms des grands auteurs dont sont analysées les productions testimoniales justifie-t-il un tel manque de rigueur et un si piètre effort de mise à niveau conceptuelle ?

- 6 Plus fondamentalement, on peut regretter que nombre de contributions mettent implicitement en œuvre, au lieu de les prendre pour objet, les tensions axiologiques engagées dans la question du témoignage. Il semble en effet que les spécialistes de littérature aient du mal à se détacher d'une conception normative de leur activité, prenant prétexte de la question posée par la notion d'« esthétique » du témoignage pour réaffirmer les droits de la « littérarité » et les vertus de l'« écriture » contre la littéralité du récit, les privilèges de la littérature au risque de la déformation que dénonçait Jean Norton Cru, ou encore la supériorité de l'originalité sur l'authenticité, de la lutte contre le stéréotype sur la lutte contre le mensonge. Que le rôle du chercheur ne soit pas de prendre parti entre ces options, mais d'en analyser les tenants et les aboutissants, ne semble pas être une conception encore très partagée de la recherche en sciences humaines, spécialement lorsqu'elle s'applique à des objets aussi prestigieux que la littérature.
- 7 Cette focalisation sur l'enjeu littéraire contribue à enfermer la problématique du témoignage dans des limites un peu étroites : certes, la question se pose d'une esthétique du témoignage, avec la problématique de la rhétorique sous toutes ses formes ; mais les frontières de l'esthétique ne peuvent se comprendre sans envisager aussi ce qui relève d'une éthique du témoignage, avec la problématique des valeurs morales, ainsi que d'une « esthésique » du témoignage, avec la problématique des émotions – ce pôle étant particulièrement pertinent dans un domaine où la distance du locuteur à l'expérience relatée importe autant que l'engagement du lecteur dans la réception du récit. Voilà qui incite à de nouvelles recherches, sur une question fondamentale à laquelle ce volume aura fourni, malgré ses faiblesses, de nombreuses ouvertures. Peut-être parviendra-t-on ainsi à éviter le « trou noir » conceptuel que déplore, parce que son film en fut aussi victime, Emmanuel Finkiel : « quand une critique commence par “ni fiction ni documentaire”, allez apprendre quelque chose dans un tel trou noir... »